

André Frénaud

Il n'y a pas
de paradis



Préface de Bernard Pingaud

nrf

Poésie/Gallimard

COLLECTION POÉSIE

ANDRÉ FRÉNAUD

Il n'y a pas de paradis

POÈMES
(1943-1960)

PRÉFACE DE
~~BERNARD PINGAUD~~



GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

© *Éditions Gallimard, 1962.*

© *Éditions Gallimard, 1967 pour la préface.*

PRÉFACE

Je suis en route : *l'image du poète que nous propose l'œuvre d'André Frénaud est celle d'un voyageur. D'où vient la route? Où conduit-elle? Le poète l'ignore. Il sait seulement que, marchant depuis toujours, sa tâche est de poursuivre. Tout repos sur ce chemin ne peut être que précaire, toute étape annonce un nouveau départ : l'événement ne prévaudra pas sur le parcours. Partirait-on, pourtant, si l'on n'avait reçu un appel? si l'on n'avait l'assurance d'être attendu? Une lampe doit bien briller dans quelque auberge où le voyageur connaîtra la gloire d'un sommeil ardent. Le poème, où s'inscrit le voyage, va refléter ce double mouvement. Exigence ou pressentiment, il annoncera la vraie contrée, la vraie patrie qui se dérobe dans les lointains parages. Il sera l'expression d'une espérance obstinée : celle du Roi Mage guidé par son étoile. Mais, en même temps, le poème affirmera la vanité d'une entreprise qu'aucune promesse ne garantit. Il revendiquera même, comme le signe d'une authentique vocation, sinon comme la seule récompense possible, une insatisfaction fondamentale. Poésie du sarcasme et de la dérision, mais aussi de la fierté. Le poète est cet homme contradictoire, ce visiteur*

inacceptable et inaccepté, dont le sort consiste à appeler sans attendre de réponse, à marcher sans apercevoir de but. Il n'y a pas de paradis : le terme du chemin, c'est le chemin lui-même.

Que signifient alors ces moments de grâce et d'abandon, si fréquents chez Frénaud, ces répités soudains où se découvre une possible bienveillance du monde? Le mot même de bienveillance évoque l'idée d'une offre à laquelle répondrait la gratitude du voyageur enfin satisfait. Certains lieux, imprévisiblement découverts, et qui peut-être ne sont bienveillants qu'à ce moment-là, dans ces circonstances-là, fonctionnent comme des lieux d'approche. Le poète a le sentiment d'y rencontrer, d'y retrouver plutôt quelque chose qu'il pressentait depuis toujours, et qui, aussitôt, se perd. Ainsi, pendant que, mené par l'exigence négative qui lui interdit de s'accepter, il chemine — et ce cheminement est un travail de Sisyphe, une lente et patiente édification toujours à reprendre —, cela même qu'il pourrait accepter lui est sans cesse offert, à portée de main, séparé de lui seulement par l'invisible frontière qui tient l'être en retrait de l'apparence. L'être ou l'être, l'être profond dont le poète chante la grande bienveillance, c'est presque la même chose.

Prenons garde, pourtant, à ne pas confondre le lieu avec l'expérience qui s'y produit, ni la bienveillance avec je ne sais quelle adhésion béate à l'être. Le répit n'est jamais qu'un répit, il n'a rien à voir avec l'illumination qui caractérisera l'événement poétique. L'être n'est pas une enfance où il ferait bon revenir, un refuge où l'on pourrait s'enfermer. Au commencement, dit Faust, était l'action. Frénaud traduirait : au commencement était la force. Un poème parle de la bienveillance

terrible du soleil. Si la bienveillance peut être terrible, c'est qu'en elle s'annonce, fulgurante, dévastatrice, l'énergie du Tout. Il ne faut donc pas se laisser prendre au piège que nous tend, dans maint poème, un discours empreint de nostalgie. En même temps qu'elle rappelle au voyageur l'existence de la vraie patrie, la bienveillance en brûle successivement toutes les figures. Il n'y a pas de paradis : l'être n'est pas un lieu, il est une source, il est une force qui perdure et s'efface dans ses propres manifestations.

On voit peut-être mieux, maintenant, pourquoi chaque halte est suivie d'un nouveau départ. L'unité du monde n'existe qu'en mouvement, elle est le mouvement même de l'unification. Elle ne peut donc être saisie nulle part, c'est elle au contraire qui vous saisit : on ne possède pas l'être, on éprouve seulement sa violence dévorante :

Quand enfin je vais l'atteindre dans les yeux
Sa flamme a déjà creusé les miens, m'a fait cendres.

Séparé de la vraie vie, le voyageur serait condamné à errer sans fin, il ne pourrait que subir alternativement les assauts également trompeurs de l'espoir et du désespoir si la parole poétique ne lui était donnée pour renverser le cours de l'expérience. Parce que cette parole n'est pas seulement un témoignage, le miroir où l'expérience viendrait se refléter, mais qu'elle est elle-même, dans le sillage et dans la poussée de l'être, une violence unificatrice, elle peut donner forme à ce qui nous forme, et garder la trace durable d'un événement qui précède et soutient tous les événements.

Cet événement, Frénaud le nomme visitation. Il ne

dépend pas du poète que l'être se manifeste dans une parole. Pour que la parole lui soit donnée, il faut au contraire qu'il se laisse momentanément dessaisir de lui-même, qu'il cesse d'être un sujet séparé, autonome, dont la présence fait obstacle au va-et-vient unificateur. Toute poésie commence, en quelque sorte, par la mort du poète. Ce premier moment est celui du silence : silence fulgurant, dit Frénaud, grondement profus où le sujet annihilé se trouve en consonance avec le Tout. Le poème naît au réveil, quand la force, qui déjà s'éloigne, rend le poète à lui-même, quand elle le constitue comme poète, gros de cette parole qui a germé en lui à la faveur de son propre anéantissement. De l'être qui « passe », le discours poétique ne saurait donc faire sa proie. C'est en quoi il diffère du discours narratif, — celui du narrateur proustien, par exemple, dont l'ambition avouée est de « retrouver » quelque chose : une saveur, une image, un sens perdu, et qui comprend, à l'heure où le récit s'achève, que le récit lui-même était sa propre sauvegarde. Le poète n'est pas un mémorialiste. Il sait déjà, quand la parole le prend, qu'elle ne dira rien d'autre que l'événement qui l'a fait naître. Écrire, pour lui, consiste à mimer la force évanouissante, à en perpétuer la vibration dans la forme vibratoire du discours.

Le « système » de Frénaud est donc, avant tout, une énergétique. On peut l'interpréter diversement. Le mot même de visitation nous indique une première piste. Il est vrai que Frénaud use volontiers du vocabulaire et des mythes chrétiens de son enfance (celui de Noël, celui des Rois Mages) et que la figure ambiguë du Père occupe dans son œuvre une place centrale (cf. Tombeau de mon père). Mais il ne semble proposer cette version du passage que pour la détruire aussitôt.

La religion, c'est la tentation par excellence, la nostalgie contre laquelle on ne luttera jamais trop, et le poète ne parle de Dieu que parce qu'il a, avec Lui, un vieux compte à régler. Autrement dit, comme celle de Baudelaire à laquelle elle fait souvent penser, la poésie de Frénaud trouve son inspiration originelle dans une expérience religieuse de l'Être; mais c'est aussi cette expérience qu'elle conteste, précisément parce qu'elle n'est pas une poésie du salut mais une poésie de la quête, qu'elle ne se place pas sous le signe de l'espoir, mais sous celui du non-espoir.

Un autre mythe hante l'imagination du poète : celui de la révolte, et la même remarque pourrait être faite à son sujet, avec cette différence importante, toutefois, que la religion parle de retour et la révolte de progrès. Si la religion est le mythe du répit, la révolte est celui du départ : image d'un bouleversement si radical qu'il modifierait les conditions mêmes du voyage. Frénaud a lu Hegel et Lénine, et l'on discerne, dans plus d'un poème, le mouvement d'une pensée dialectique procédant par négations et dépassements successifs. Dans un texte inédit, le poète décrit la Révolution « comme la mise en œuvre exaltante d'un désir de résolution des conflits de l'homme et de l'Histoire, comme la participation à une grande représentation mythologique ». Retenons ces mots : représentation mythologique. Il ne s'agit donc pas de substituer une certitude à une autre. En politique, Frénaud n'est jamais du côté des réalistes, de ceux qui calculent et font des compromis. Mais il n'est pas non plus du côté des naïfs. Image fascinante d'une unité qui se défait chaque fois qu'elle surgit, la Révolution représente à ses yeux l'utopie nécessaire d'une fête de l'Être qui, comme l'Être lui-même, ne fait que passer :

elle se pétrifie dans les institutions qu'elle a enfantées, et l'homme ne s'y reconnaît pas plus qu'il ne se reconnaît dans ses propres limites ¹.

La vraie révolution, nous devons peut-être la chercher ailleurs, du côté de cette histoire dont Freud a, voici un demi-siècle, bouleversé les perspectives : celle de l'individu lui-même. Il suffirait de substituer « pulsion » à « force », « résistance » à « obstacle », « Ça » à « être », « Moi » à « poète » pour retrouver, dans la théorie du passage, les grandes lignes de l'économie freudienne, et dans l'œuvre elle-même, la confirmation de sa profonde leçon : à savoir que la conscience n'est jamais première, que le sujet se constitue toujours contre et à partir de son propre aveuglement, et qu'en conséquence, nous sommes inévitablement « décentrés » par rapport à nous-mêmes, prisonniers d'une opacité qui nous fonde. Ce que décrit cette poésie — il faudrait plutôt dire ce qu'elle manifeste, au sens où le rêve « manifeste » un contenu latent —, ce sont les avatars d'une subjectivité qui ne peut s'affirmer qu'en éclatant, mais qui se récupère aussi à la faveur de chaque éclatement, la parole étant le double signe de son insuffisance et de sa vérité.

L'écriture, toutefois, n'est pas la cure. Alors que la parole analytique tend à s'abolir dans un silence final qui serait celui de la guérison, la parole poétique se fixe, au contraire, dans ces objets de forme et dimension diverses, ces petits monuments verbaux qui garantissent au poète que l'événement ne s'est pas produit en vain. Le poème est d'abord monument, au sens où

1. C'est la leçon par exemple, de l'Énorme figure de la déesse Raison, qui est, avec Agonie du général Krivitzki, un des grands poèmes « civiques » de Frénaud.

le monument maintient vivante la mémoire de ce qui fut ; et le poète écrit en premier lieu pour lui-même : pour garder une trace, un témoignage de l'expérience qui l'a dépassé. Mais ce témoignage, dès lors qu'il a pris forme, ne lui appartient plus. L'objet est là : d'autres pourront donc le manipuler à leur tour, et y trouver l'écho d'une visitation qu'ils n'ont pas connue. Le poème est une machine à faire entendre quelque chose de l'événement. Machine, c'est-à-dire objet construit, élaboré, fruit d'une inspiration sans doute, mais d'un travail plus encore. A faire entendre : Frénaud ne dit pas raconter, exprimer, désigner, il dit faire entendre, comme si c'était l'événement lui-même qui parlait dans le poème. Et, bien sûr, il ne peut se faire entendre qu'à propos de... L'émotion qui a été le prétexte de l'événement sera souvent aussi le « sujet » du poème. Puisque l'événement peut se produire à n'importe quel moment, en n'importe quelle circonstance — visage aimé, grouillement de l'eau, rue où l'on passe, fumée, rochers, peu importe — tous les sujets seront bons, et tous les moyens, — aucun ne l'étant vraiment au jugement du poète.

De là résulte, chez Frénaud, une extrême diversité de tons, de rythmes, de prises. J'ai essayé ailleurs de placer, dans le vaste champ que couvre son œuvre, quelques repères, d'y distinguer des orientations et des niveaux¹. Il suffira de dire ici — et le lecteur s'en rendra compte rapidement — que le trait propre de cette poésie est sa générosité. Poésie de l'ouverture, de l'imprudence, poésie compromise, on serait tenté de

1. Cf. André Frénaud : *une conquête dérisoire*, dans *Inventaire* (Gallimard, 1965).

dire « engagée » si le mot ne prêtait aujourd'hui à toutes les équivoques. C'est pourtant bien d'un engagement qu'il s'agit, et du plus sérieux qui soit, puisque le poème, en brassant les matériaux de l'expérience, ne se propose rien de moins que re-faire, re-produire l'aventure de l'être, et dévoiler, par son mouvement même, l'identité de l'identité et de la non-identité.

Cette ambition peut expliquer sa rudesse. Deux obstacles se dressent en effet sur la route du poète. L'un est lui-même. Parlant après, au réveil, il ne prend conscience de son pouvoir qu'au moment où il retrouve ses propres limites. La conscience qui porte les poèmes, dit Frénaud, est celle de tel homme unique, avec son expérience et ses désirs, ses monstres et ses valeurs, tout ce qui dans la vie l'a marqué et demeure irréductible. La souveraineté qu'il s'arroge, parce qu'il a, le temps d'un éclair, communiqué avec le Tout, est donc essentiellement précaire. Il n'y a de poésie qu'incarnée, c'est-à-dire, d'une certaine manière déjà, défaite. Mais surtout, l'usage poétique de la parole oblige le poète à détourner le langage de ses fins ordinaires. On parle habituellement pour communiquer quelque chose, et la communication s'achève à l'instant où la chose est dite. On ne parle pas pour communiquer le dire. Or c'est là, précisément, nous l'avons vu, ce que le poète essaie de faire entendre. Il n'y parviendra qu'en forçant en quelque sorte le langage à se dépasser lui-même, pour préserver dans une signification symbolique, plus ou moins directement accessible, le grondement prestigieux de l'événement.

D'où l'inhabileté fatale dont souffre, selon Rimbaud, tout poème et que révèle, par exemple, au niveau de la syntaxe, le dérèglement méthodique du discours. Ce qui

caractérise la parole poétique, c'est toujours la violence de sa forme, l'extrême condensation et la tension qu'elle impose à la phrase. Passé le premier moment d'exaltation que procure au poète l'ébranlement de la parole, écrire consiste à contraindre les sons et les sens, en opposant à la force centrifuge naturelle qui porte les mots à s'écouler dans la signification, une force centripète qui les fait jouer ensemble, les agrège, les cimente, jusqu'à former ce monument, le poème, véritable bloc de parole où vibre encore l'énergie du passage.

Plus haute est l'ambition, plus dérisoire paraîtra le résultat. Il arrive au poète de douter de lui-même. Au regard de l'ébranlement qui le préfigura, le poème semble pauvre : c'est un murmure misérable, une machine inutile, une pauvre fête. Mais l'ironie que Frénaud ne cesse d'exercer contre soi, la colère qui le dresse parfois contre la poésie ne doivent pas nous tromper. De l'explosion initiale à l'objet poétique, la perte d'énergie est, certes, considérable ; pourtant, il en reste toujours quelque chose. Équivalent imparfait d'une expérience exorbitante, l'objet témoigne par son existence même, par sa présence toujours offerte dans le livre qui le recueillera, que l'expérience est à la fois possible et féconde. Et comme le dit Frénaud lui-même, ce n'est pas une victoire si médiocre que, du milieu de notre épaisseur infranchissable (le poème), se trouve surgi, issu de l'Unique pour nous en faire souvenir¹. L'insuffisance du poème dénonce seulement l'infirmité de l'homme. Le poète que sont quelques-uns

1. Ces lignes sont extraites d'un fragment inédit sur la poésie publié dans l'excellent ouvrage de G.-E. Clancier : *André Frénaud (Poètes d'aujourd'hui, Seghers)*.

n'est pas différent du voyageur que nous sommes tous. Sans doute est-il visité, objet d'une faveur particulière et qui le dépasse. Mais cela ne lui confère aucun privilège et ne justifie de sa part nul orgueil. L'œuvre qu'il écrit reflète ce malheur commun qui fait aussi notre commune fierté. Elle est le pays, rarement atteint, aussitôt perdu, de ceux qui ne se contentent d'aucun paradis.

Bernard Pingaud

SOLEIL IRRÉDUCTIBLE

(1943-1959)

